

PASCAL LEROY

VENGEANCE
TARDIVE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042539429

Dépôt légal : septembre 2026

PROLOGUE

CARNETIN, HIVER 1960

J'ai froid. Il fait noir comme dans un four. Je ne sais qui a inventé cette expression, mais s'il avait été à ma place... Depuis combien de temps suis-je enfermé ici ? La plaisanterie a assez duré. Je ne sens plus mes pieds, mes bottes en caoutchouc ne sont pas trop adaptées à cet hiver malgré les kroumirs que ma mère m'oblige à enfiler.

Un hiver qui a surpris tout le monde, figeant la campagne dans un univers de glace et de neige. Comme les paysages de montagne, des petites congères se sont formées tout au long de la route qui mène au village. Un ciel gris toujours menaçant de lâcher de nouveaux paquets de neige. Pas une voiture ou presque ne circule. Déjà qu'il n'y en a pas beaucoup dans ce village.

Tout semble à l'arrêt.

Arrêt sur image.

Seuls quelques téméraires osent affronter les éléments avec leurs véhicules munis de chaînes d'acier qui claquent sur le sol gelé, dépassant les autres bagnoles abandonnées tout au long de la côte qui monte jusqu'à la place de l'église.

J'ai froid. Ça ne sert à rien que je me le répète, mais j'insiste quand même. J'ai essayé d'appeler, mais aucun son ne sort de mes lèvres gelées. Je suis assis à même le sol. Je bats des bras pour me réchauffer.

Mes parents doivent me chercher. Je vais sûrement me faire engueuler, mais au moins je serai au chaud.

Je pleure, je n'en peux plus d'attendre.

Plus le temps passe, plus je doute que l'on vienne me chercher. Je m'allonge sur le sol et pose la tête sur mon cartable. Attendre.

Attendre quoi ?

La fin ?

Comme ces randonneurs que l'on retrouve gelés, perdus au pied d'une paroi en montagne.

Non.

Je n'ai pas envie de finir comme ça. Mais ai-je le choix ?

1

NOIRMOUTIER, ÉTÉ 2002

L'exploitation agricole se situait en direction du nord-est de l'île.

Sitôt quitté la ville de Noirmoutier, il fallait traverser des étendues de terres destinées à la culture de la pomme de terre, la bonnotte, une pépité locale, qui se retrouve le plus souvent sur les étales de Paris. Au grand bonheur des bobos fiers de manger des patates... Si leurs grands-parents les voyaient...

La pomme de terre la plus chère du monde.

Rien que ça.

Côté ouest, face atlantique, les marais salants occupent pratiquement toute la surface. Une autre ressource économique de l'endroit. Pendant tout l'été, les touristes se pressent près des échoppes des paludiers pour acheter le fameux sel de Noirmoutier, mais aussi la fleur de sel, fine couche de cristaux blancs qui se forme à la surface des marais salants.

Une seconde pépité

Une légère brise venue de l'océan irisait l'eau stagnante des paluds, un soleil ardent réchauffait l'atmosphère. Pas un nuage. Une belle journée d'été qui satisfaisait autant les îliens que les touristes qui faisaient la queue dans d'interminables bouchons pour accéder sur l'île.

Pour rejoindre son exploitation, Gilles Ferrarri (avec deux R ! sans doute une erreur à l'état civil) prenait le chemin des écoliers qui serpentait au milieu des marais évitant ainsi les endroits les plus fréquentés. Il lui arrivait malgré tout d'être bloqué derrière la roulotte tirée par un cheval qui promenait les touristes à travers la lande. Toute cette affluence

touristique le faisait pester et enrager chaque fois qu'il devait se déplacer.

Même s'il profitait de cette manne.

Il ne le reconnaîtrait jamais.

Il avait largement dépassé la cinquantaine, mais les années semblaient ne pas avoir de prise sur lui. Il gardait un visage enfantin où se nichaient des yeux bleus qui interpellaient tout un chacun et surtout la gent féminine avec pour conséquences quelques aventures.

Son couple n'y avait pas résisté.

Il avait débarqué sur cette île à l'âge de vingt ans, travaillant comme ouvrier agricole. Sans qualification, il avait accepté toutes sortes d'emplois et chemin faisant, avait racheté cette exploitation. Il y gagnait sa vie honnêtement. Il avait tout consacré à son travail, à son outil de travail, négligeant jusqu'à son logement. Une simple bâtisse semblable aux maisons de pêcheurs, volets bleus délavés, trois petites pièces en enfilade peintes en blanc du sol au plafond. Un mobilier de cuisine spartiate. Seul élément de modernité : un grand écran plat.

Aucune fantaisie. Une totale absence de décoration.

Gilles était d'un tempérament rationnel.

Arrivé le soir, il partageait son temps entre son travail et les copains qu'il retrouvait en ville au bar de la Chaloupe, quai Jean Bart, le long de l'Étier du Moulin.

Souvent, la soirée s'éternisait et le tenancier était obligé de les mettre dehors. Gilles avait un défaut majeur, il picolait plus vite que son ombre.

Ce soir d'été, avec grande difficulté il grimpa dans son vieux pick-up, essayant de reprendre ses esprits avant de mettre le contact. À cette heure tardive, il aurait pu croiser une patrouille de la gendarmerie, et dans l'état où il était il n'aurait pas donné cher de sa peau. Malheureusement, il y a souvent de la veine pour la viande saoule... jusqu'au jour où un drame se produit.

Il fit demi-tour, le moteur rugissait, la boîte de vitesses craquait. Un nuage de fumée âcre enveloppait le 4X4. Il s'arrêta

au ras du quai, évitant de basculer dans l'étier rempli de vase nauséabonde. Marée basse.

Le pick-up Defender quitta le quai, accompagné du rugissement saccadé du moteur que l'air de rock dans l'habitacle n'arrivait pas à couvrir

Gilles tourna à droite dans la rue du Rosaire, le manège était éteint et le forain tirait les grands rideaux tout autour du carrousel. Quelques touristes faisaient encore la queue devant le glacier. Il tourna à gauche Grande Rue et passa le feu au rouge sans s'arrêter. Il s'éloigna du centre-ville en empruntant la rue de la Croix Champion. Tout au long du chemin, des maisons typiques de la Vendée se succédaient. Plusieurs résidences secondaires qui, dès septembre, garderaient leurs volets clos jusqu'au printemps.

Le calme après la tempête.

Deux phares le suivaient à distance dans la nuit. Rien d'anormal en cette saison. Sauf sur cette petite route, loin de la ville et de l'axe qui menait à l'Herbaudière. Le grand port de l'île.

Il se demanda qui pouvait traîner à cette heure dans ce coin paumé au milieu des champs. Il arrivait que des vols se produisent dans les cultures.

Le véhicule ne se rapprochait pas de lui, réglant sa vitesse sur la sienne, sans chercher à le dépasser. Pourtant il ne roulait pas bien vite.

Le 4X4 entra lentement dans la grande cour entourée de serres et de l'habitation. Gilles s'arrêta au beau milieu de la cour, le moteur hoqueta et cala d'un coup. Il éteignit les phares et attendit. Dans le rétroviseur, il vit passer la voiture qui le suivait. Elle prit la direction du Vieil. Encore un touriste... Les voitures des gens d'ici, il les connaissait toutes.

Pourquoi s'inquiétait-il ?

Il avait peut-être trop bu ?

Cet endroit est plutôt calme, même si en saison estivale on peut s'attendre à tout avec ces touristes... Enfin les gendarmes étaient là pour ça...

À moitié rassuré, il se laissa glisser de son siège, claqua la porte et se dirigea vers la maison, traînant les pieds dans la poussière grise qui recouvrait le sol.

Le ciel était limpide, un clair de lune illuminait les étendues de terre.

Planté devant la porte, il chercha ses clés, fouillant toutes les poches de son pantalon de treillis. Trop de poches, pensa-t-il. Enfin il les trouva. Il balançait d'avant en arrière et ces maudites clés lui échappèrent. Il se baissa en grognant pour les ramasser. Tant bien que mal, il glissa la clé dans la serrure et ouvrit la porte. À peine entrebâillée, un chat sortit précipitamment.

Son seul compagnon.

Il traversa la petite cuisine et ouvrit la porte du frigo où trônait un cubitainer de rosé d'Anjou. D'un geste lent, il attrapa un verre retourné sur l'égouttoir de l'évier. Maladroitement, en tremblant, il tourna le petit robinet de plastique. Le liquide jaillit remplissant le verre qui déborda en éclaboussant le sol carrelé. Il avala d'un trait le breuvage glacé. Tout en regardant l'heure à l'horloge du micro-onde, il se dit qu'il était temps d'aller se coucher.

2

RUSTREL, ÉTÉ 2002

La boulangerie, il faut bien chercher pour la trouver. Bien cachée au fond de l'impasse de Briegne, il faut prendre la route de Saint-Christol, tourner à droite boulevard Pierre Fenouil (un petit boulevard...) et enfin on découvre à gauche l'impasse avec tout au fond d'une courette, la boulangerie. Ne vous attendez pas à une façade avec une vitrine. Non, une vieille bâtisse provençale habillée d'un crépi ocre, surmontée d'une toiture en tuiles canal terminée par une magnifique génoise. Au milieu de la façade, une double porte vitrée en partie haute et encadrée par deux volets vert olive.

En poussant la porte, on découvre une grande pièce en partie voûtée avec tout au fond le four à pain. Un four fonctionnant avec du bois.

Instantanément, on ne peut que penser aux films de Marcel Pagnol. Tous les ingrédients, les accessoires, sont là. Le pétrin, la longue table en bois au plateau légèrement cintré, les pelles à enfourner glissées dans des supports en acier au plafond, les sacs de farine. Tout y est.

Comme si le temps s'était arrêté.

Près de l'entrée, une autre plus petite table où s'entassent les fougasses, le seul pain fabriqué ici. Et sur commande... Gare aux oublis... Au coin, une boîte à gâteaux sert de caisse. Pas de terminal de carte bleue.

C'est dans ce « musée » que travaille Jacky Gannaye. Un grand escogriffe aux cheveux mi-longs attachés à l'arrière du crâne. Une gueule de cinéma avec une vraie cicatrice sur la joue, souvenir d'une sortie de bal. Vingt ans qu'il a débarqué dans ce village loin de ses origines. C'est là aussi qu'il a connu

Camille, sa femme. Une grande fille au teint mat, des cheveux noir de jais, une vraie Provençale avec un accent chantant.

Même s'il n'est pas provençal, Jacky a pris l'accent au fil des années, gommant quelque peu son accent pointu.

Au début, il n'avait pas été facile de se faire accepter. Les villageois se méfiant de cet individu aux allures de hippie attardé. Son épouse avait grandement aidé à faire oublier ses origines.

Aujourd'hui tout allait bien, modestement, mais heureux tous deux de vivre dans cet endroit assez exceptionnel qu'est le Luberon. (Prononcez bien « LUBEURON » au risque de passer pour un parisien.)

Tous les jours, pendant que Camille termine la vente du pain, Jacky se rend sur la place pour une partie de pétanque avec ses copains. À la belle saison, les touristes les regardent jouer. Se sentant presque intégrés aux codes de ce village.

Une pièce de théâtre improvisée, exclamations, engueulades, rires... spectacle qui se prolonge à la terrasse du bar devant un verre de Pastis provençal, du Henri Bardouin. La réserve du patron. Juste pour les initiés.

Dans toute cette troupe, on remarque bien le rôle du boulanger. Jacky tout de blanc vêtu, la farine qui blanchit sa chevelure, ses pieds nus dans des sabots de bois. Au fil des années, il est un peu devenu la star de Rustrel. La réputation de son merveilleux pain dépasse largement les frontières du village. Sa fougasse trône au centre des bonnes tables de la ville d'Apt toute proche. Il est fier de sa réussite, mais cela ne l'empêche pas de rester modeste. Il n'a pas pris la grosse tête et préfère de loin les après-midi entre copains aux invitations à célébrer tel ou tel événement à la ville aux côtés des politiques.

Le terrain de boules est surmonté aux deux tiers par un plateau où s'alignent les micocouliers qui projettent leur ombre sur le sol sablonneux. En cette fin d'après-midi, le soleil brûle encore et les spectateurs se regroupent sous les arbres. Quand un joueur réalise un beau coup, il s'adresse aux badauds sollicitant leurs encouragements.